

La praxéologie comme grammaire chez Tadeusz Kotarbinski

By/Par | **Anna Zielinska**
Université Pierre Mendès
[a.c.zielinska@gmail.Com](mailto:a.c.zielinska@gmail.com)

RÉSUMÉ

La trajectoire philosophique de Tadeusz Kotarbinski se caractérise avant tout par un caractère complet de ses recherches. Intéressé dès le début de son travail aux questions d'éthique, il jugea nécessaire de se consacrer d'abord aux problèmes du langage et de l'action. Il fut alors convaincu qu'une bonne théorie de l'action constitue un point de départ nécessaire pour toute philosophie future – sans comprendre l'action, nous ne pouvons pas comprendre ce qui en découle. Le présent article tente d'esquisser les difficultés de cette théorie que Kotarbinski a qualifié de « praxéologie » et de comparer la démarche de l'auteur polonais au travail d'un autre praxéologue important, Ludwig von Mises.

Mots-clés : Théorie de l'action, praxéologie, éthique, philosophie

ABSTRACT

Tadeusz Kotarbinski's philosophical development is astonishingly complete. From the very beginning of his work he showed interest in ethical questions, but he felt that before he can answer them he needed to deal with several issues in the philosophy of language and action. He thought that a good theory of action (praxiology) constituted a necessary starting point for any future philosophy – without understanding action, we cannot understand what comes out of it. This article tries to sketch a few difficulties of this theory and to compare Kotarbinski's conception to the one proposed by another important praxiologist, Ludwig von Mises.

Key-words: Theory of action, praxiology, ethics, philosophy

JEL Classification: B2

INTRODUCTION

Tadeusz Kotarbinski est souvent présenté comme un philosophe très original, étant à l'origine d'une discipline nouvelle qui s'attaque à des problèmes laissés jusque là à l'abandon. Cette image est doublement problématique. Premièrement, sa justesse demande à être prouvée. Deuxièmement, elle met les idées de Kotarbinski à l'écart des courants philosophiques majeurs, l'isole, et enfin, le condamne à n'être que l'une des figures de l'histoire de la philosophie de l'action, pionnière sans doute, mais aujourd'hui obsolète. Or il semble que pour éviter cette marginalisation, il est nécessaire de saisir non pas l'originalité de la démarche du philosophe polonais, mais davantage son ancrage dans le contexte philosophique de son époque et la façon dont il concevait les difficultés et les ambitions de la philosophie de l'action proposée. Pour cela, il est utile de retracer son parcours philosophique plus général, pour y inclure non seulement la praxéologie, mais également ce qui la précédait et suivait. Nous allons ainsi nous pencher tout d'abord sur la période « ontologique » du travail de Kotarbinski, correspondant aux années 1920 et 1930, nous parlerons ensuite de la praxéologie en tant que telle (le traité praxéologique principal date de 1955), pour conclure par quelques mots au sujet du dernier centre d'intérêt de Kotarbinski, à savoir la philosophie morale.

Les premiers textes de Kotarbinski confirment nullement la division en trois parties annoncée plus haut. En effet, les *Esquisses pratiques* de 1913¹ ainsi que des fragments de la thèse de doctorat intitulée « L'utilitarisme dans l'éthique de Mill et de Spencer »² sont des textes critiques appartenant au domaine de la métaéthique pour le second, et de la philosophie de l'action et de la philosophie du langage pour le premier. Le texte sur Mill et Spencer, globalement critique à l'égard des conclusions de ces auteurs mais témoignant d'un grand intérêt pour les questions qu'ils soulèvent, est clos par un ensemble de remarques qui annoncent le projet philosophique de Kotarbinski. Selon l'auteur polonais, le défaut principal des textes utilitaristes est celui de vouloir se prononcer trop rapidement au sujet de l'éthique, alors qu'ils n'ont même pas développé de réflexion rigoureuse et convaincante au sujet de l'action et de son vocabulaire. Désormais, c'est une recherche de ce vocabulaire qui va le préoccuper. D'abord, dans un cadre philosophique très général, Kotarbinski s'est attaqué aux problèmes classiques de la philosophie de la connaissance et du langage, pour ensuite, dans le cadre appartenant à la philosophie de l'action, tenter de proposer une nouvelle discipline normativo-descriptive, la praxéologie.

¹. *Szkice praktyczne*, Warszawa, 1913 ; repris dans T. Kotarbinski, *Dziela wszystkie. Prakseologia I*, Zakład Narodowy im. Ossolinskich, Wydawnictwo Polskiej Akademii Nauk, 1999.

². *Utylitaryzm w etyce Milla i Spencera*, Krakow, Akademia Umiejetnosci, 1914 ; repris dans une version corrigée dans T. Kotarbinski, *Pisma etyczne*, Wroclaw, Warszawa, Krakow, Gdansk, Lodz, Zakład Narodowy im. Ossolinskich Wydawnictwo Polskiej Akademii Nauk, 1987, pp. 25-84.

L'ONTOLOGIE DES *ELEMENTY*³

La période « ontologique » dans le travail de Kotarbinski (qui commença dans les années 1920) est liée aux recherches formelles : c'est ici que l'on observe l'émergence du réisme, une doctrine qui associe une forme de nominalisme au matérialisme moniste. Avant de l'exposer, rappelons rapidement ce qu'est le nominalisme. Il s'agit d'une doctrine dont le représentant le plus célèbre fut Guillaume d'Ockham, philosophe anglais du XIII^e/XIV^e siècle, muni d'un « rasoir » célèbre. Le nominalisme s'érigea en opposition à la conception héritée, entre autres, de la *République* de Platon, selon laquelle aux propriétés et aux idées des choses doivent correspondre des réalités indépendantes des objets caractérisés par ces propriétés et des choses existantes. Ces entités vivraient alors dans « le monde des Formes » (qu'on appelle également « Idées »), et constitueraient des étalons pour des choses terrestres : leurs reflets seuls nous atteindraient. Ockham rejette alors ce réalisme quant aux universaux, et maintient, tout en développant une intention déjà présente chez Aristote, que la multiplication des entités ne constitue pas un outil d'explication efficace. Nous n'avons en conséquence aucune raison de continuer à la pratiquer. La légende dit qu'il prenait de vieux livres, et, à l'aide de son rasoir, arrachait les pages qui stipulaient l'existence indépendante des êtres qui ne résident qu'*in mente*.

Kotarbinski se joint à ce mouvement, il le fait toutefois dans un contexte tout à fait différent, ce qu'il convient de souligner. Le philosophe polonais ne s'oppose pas à des universaux tels qu'ils émergeaient de la tradition ecclésiastique influencée par le platonisme, mais aux pseudo êtres instaurés par des philosophes de son époque (le néokantisme, en particulier). Les entités en question sont des catégories d'êtres : certains philosophes, dans le sérieux prétendument scientifique de leur discipline, ont décidé que le monde contient des objets de plusieurs catégories, et cette division constituait alors le fondement pour construire des systèmes philosophiques peut-être cohérents, mais ne permettant pas de comprendre le monde qui nous entoure. Wilhelm Wundt⁴ par exemple distingue⁵ les catégories des *choses*, des *qualités* (*propriétés*), des *états* et des *relations*⁶. Kotarbinski ne voyait nullement le besoin d'introduire une telle multiplicité de catégories, car il était convaincu que nous pouvons comprendre la structure du monde au moyen d'une seule catégorie d'êtres, à savoir la catégorie des choses. Il écrivit alors :

Nous conseillons, du moins à titre d'essai, d'adopter la position conformément à laquelle toutes les catégories sont ramenées à celle des choses. [...] Tout nom qui n'est pas un nom d'une chose, sera considéré comme un nom apparent, comme un prétendu-nom.⁷

³. Tadeusz Kotarbinski, *Elementy teorii poznania, logiki formalnej i metodologii nauk (Éléments de la théorie de la connaissance, de la logique formelle et de la méthodologie des sciences)*, Lwow, Wydawnictwo Zakładu Narodowego Imienia Ossolinskich, 1929.

⁴. Cet auteur allemand (1832-1920) était à la fois psychologue, philosophe et historien de la pensée ; il faisait partie du courant néokantiste.

⁵. Wilhelm Wundt, *Logik*, troisième édition, Stuttgart 1906, T. 1, p. 113.

⁶. *Ding, Eigenschaft, Tätigkeit, Relation*.

⁷. Kotarbinski 1929, p. 61.

Inventer les catégories philosophiques impose à notre conception du monde de nouvelles entités, dont la présence n'est nullement justifiée. Kotarbinski souhaite alors prouver que tout ce que nous disons au sujet des entités différentes des choses ou des personnes (des propriétés, des relations, des événements, des états) peut être d'une certaine manière traduit de façon à ne parler que des *choses* ou des *personnes* effectivement existantes. Ainsi, si l'on veut rester fidèle à ce langage réiste (langage des choses) il n'y a pas d'*amour* (relation) qui s'installe entre deux personnes, mais il n'y a que deux personnes qui s'aiment. Selon Kotarbinski, tout énoncé doué de sens doit pouvoir subir avec succès ce genre de transformation. En suivant nos habitudes, dit le philosophe, ainsi que pour rendre nos propos plus clairs, nous allons sans doute continuer à utiliser le langage qui contient des prétendunoms ; il faut cependant toujours garder à l'esprit, poursuit-il, l'idée selon laquelle nous avons affaire ici à des abréviations, à des substitutions, et leur existence dans le langage ne nous pousse nullement à accepter l'existence d'un type distinct d'objets.

Cette attitude, malgré les nombreuses critiques qu'elle a dû subir, allait définir pour toujours l'esprit de textes postérieurs de Kotarbinski. Elle définit sa conception du monde qui sera implicitement présente dans la suite de son travail.

MOMENT PRAXÉOLOGIQUE

Contexte des recherches praxéologiques de Kotarbinski

Esquissons maintenant le deuxième stade de recherches de Kotarbinski, la praxéologie. Pour en parler légitimement, il ne faut pas oublier l'héritage idéologique de Kotarbinski : il s'inscrivait dans le courant positiviste, par quoi nous comprenons ici un mouvement intellectuel de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle. Ce courant, présent dans toute l'Europe, avait en Pologne des caractéristiques particulières. La seconde moitié du dix-neuvième siècle était ici marquée par le désir des intellectuels d'améliorer les conditions de vie des classes sociales les plus basses en les aidant en même temps à préserver leur identité culturelle, sinon nationale⁸. Dans le cadre du « travail organique », le positivisme polonais s'efforçait d'attirer l'attention de la bourgeoisie sur les problèmes des prolétaires et de s'adresser aux prolétaires mêmes, en leur proposant une éducation décente et en leur donnant des possibilités d'évolution. Ce travail part de l'hypothèse selon laquelle la société est un organisme et, pour qu'elle fonctionne correctement, il faut veiller au développement de chacun de ses membres. Selon de récentes interventions de Jan Wolenski à ce sujet, Kotarbinski envisageait la praxéologie précisément comme participant à ce programme. Son objectif était de former et de justifier les conseils concernant ce qu'il faut faire, ce qu'il est bien de faire ou encore ce qu'il est suffisant de faire dans des circonstances précises pour atteindre les résultats voulus le plus efficacement, le plus adroitement possible. Réduire ses interrogations aux soucis pratiques ne rendrait toutefois pas justice à son travail.

Kotarbinski fût, dès son séjour à l'université de Lvov, intéressé par les problèmes de l'action. Dans son premier livre paru en 1913, *Esquisses pratiques* (cf. plus haut), Kotarbinski traitait du besoin et de la possibilité d'une théorie générale de l'action ou du *pratique* (de ce qui est pratique ; le terme « praxéologie » ne fut introduit qu'en 1923). Après 1918, Kotarbinski, du

⁸. Tout au long du XIX^e siècle, la Pologne en tant que pays n'existait pas ; elle n'est réapparue qu'avec le Traité de Versailles.

fait de l'enseignement qu'il dispensait à l'Université de Varsovie, fut préoccupé par la logique et ses problèmes. Malgré cela, sa femme, Janina Kotarbinska souligne qu'« il cultivait la logique comme sujet de l'instruction universitaire du point de vue praxéologique »⁹. Toutefois, en tant qu'enseignant à l'université clandestine pendant la Seconde Guerre mondiale, le philosophe disposait de la liberté absolue du choix du sujet de ses cours, ce qui le poussa à développer ses idées praxéologiques. Selon sa femme, il résuma ce retour avec une sentence française : « On revient toujours au premier amour ».

Tentatives de définition

Qu'est-ce que la praxéologie ? Kotarbinski lui-même est limpide mais aussi général : il définit le sujet de ses recherches comme « théorie générale de l'action efficace ». Étymologiquement, on le voit de suite, la praxéologie se concentre sur l'action conçue non seulement du point de vue de ses fins, mais également du point de vue de ses moyens ; si l'on comprend le terme *praxis* comme opposé à la *poiesis*, en suivant ainsi la tradition aristotélicienne. Cette tradition ne surprend point dans un texte d'un auteur polonais de cette époque : les philosophes polonais de l'entre-deux-guerres étaient quasiment tous héritiers plus ou moins fidèles d'Aristote. Il ne faut en même temps pas négliger une autre influence possible : la *Praxis* de la philosophie allemande, de Karl Marx en particulier, celle qui constitue un point de départ pour la réflexion sur la société en mouvement. Kotarbinski ne s'est jamais prononcé sur les raisons exactes qui l'ont amené à choisir ce terme précis – nous devinons cependant que ce qui l'intéressait était de réfléchir sur des outils théoriques qui permettraient d'aborder la problématique complexe et dynamique de l'action humaine.

Examinons maintenant une autre définition de la praxéologie :

Le champ de la praxéologie est l'explication de la catégorie de l'agir humain. Tout ce qui est requis pour déduire la totalité des théorèmes praxéologiques, c'est la connaissance de l'essence de l'agir humain. [...] Tous les concepts et théorèmes de la praxéologie sont implicites dans la catégorie de l'agir humain.¹⁰

Elle ne vient cependant pas de Kotarbinski, mais d'un autre auteur, tout aussi connu de ceux qui s'intéressent à l'histoire et aux usages du terme « praxéologie », Ludwig von Mises. Car en effet, il y avait deux praxéologues. Un polonais, influencé par Aristote, par la tradition philosophique classique et s'inscrivant dans la tradition de la philosophie qui rejette des systèmes métaphysiques vertigineux et clos. L'autre autrichien, Ludwig von Mises (1881-1973), économiste né à Lvov (ville d'études de Kotarbinski, faisant à l'époque partie de l'Empire austro-hongrois). Tout semble lier ces deux penseurs, et pourtant, il est difficile d'en trouver d'autres aussi éloignés, du point de vue de la conception de leur discipline d'un

⁹. Janina Kotarbinska, « T. Kotarbinski's Road to Praxiology », [in:] J. L. Auspitz, Wojciech W. Gasparski, Marek K. Mlicki, Klemens Szaniawski, *Praxiologies and the Philosophy of Economics*, The International Annual of Practical Philosophy and Methodology, Brunswick & London, Transaction Publishers, 1992, p. 19.

¹⁰. Ludwig von Mises, *L'Action humaine* (1949), traduit par Raoul Audouin, Presses Universitaires de France, Paris, 1985.

côté, et en ce qui concerne leur contexte politico-idéologique de l'autre. Nous en dirons quelques mots plus loin, après avoir terminé l'esquisse historique plus générale.

Notons ainsi pour finir cette introduction générale que nombreux furent les chercheurs qui ont tenté de trouver les premières occurrences du terme « praxéologie ». À présent, il semble que ce fût Louis Bourdeau qui, dans le second tome de sa *Théorie des sciences* publiée en 1882¹¹, utilisa le terme pour la première fois, comme le note Kotarbinski lui-même en 1968, dans un article publié directement en français¹². Selon Bourdeau, ce qu'Auguste Comte qualifie de sociologie et limite aux phénomènes sociaux, devrait être entendu dans un sens plus large, et porter le nom de praxéologie. Il y a ensuite le nom d'Alfred Espinas qui est cité – aussi bien par von Mises que par Kotarbinski – comme étant celui qui aurait défini cette discipline au sens qui nous intéresse maintenant, à savoir celui d'une discipline s'intéressant à l'action en tant que telle¹³. Selon Espinas, la praxéologie englobe « toutes les manifestations collectives du vouloir »¹⁴. Toutes ces remarques n'ont toutefois aucune valeur du point de vue de l'intérêt philosophique de la discipline, car il est essentiel de signaler que les deux auteurs, von Mises et Kotarbinski, n'ont rencontré les écrits d'Espinas que tardivement, il est en conséquence inutile d'y voir leur source d'inspiration. Cette source est ailleurs, et il importe de la signaler ici, même brièvement.

Pour proposer une image synoptique de la « philosophie de l'action » ou de la « praxéologie » dans la pensée européenne de la première moitié du XX^e siècle, il ne faut pas oublier quelques événements marquants du siècle précédent. En effet, le XIX^e siècle a vu naître l'intérêt pour l'élaboration d'une discipline essayant de comprendre l'action humaine dans tous ses aspects qui a été accompagné par la naissance d'une nouvelle discipline dans le royaume des sciences humaines et sociales, l'économie. Celle-ci a eu des besoins tout à fait nouveaux : pour jouer son rôle, elle devait prendre en compte un ensemble inédit de facteurs qui appartenaient à de différentes disciplines étudiant l'homme et le monde. Nous avons pu observer un réel changement de paradigme : le passage de la réflexion sur l'homme en soi, isolé vers celle sur l'homme essentiellement agissant et coopérant.

¹¹. Louis Bourdeau, *Théorie des sciences, Plan de science intégrale*, tome second, Paris, Librairie Germer Baillière et Cie, 1882.

¹². Tadeusz Kotarbinski, « L'Évolution de la praxéologie en Pologne », *La philosophie contemporaine. Chroniques*, Firenze, La Nuova Italia Editrice, 1968, pp. 438-448 ; la traduction polonaise de ce texte se trouve in Tadeusz Kotarbinski, *Dziela wszystkie, Prakseologia II*, Wrocław, Warszawa, Krakow, Zakład Narodowy im. Ossolinskich, Wydawnictwo Polskiej Akademii Nauk, 2003, pp. 222-231.

¹³. Pour la première fois dans Alfred Espinas, « Les origines de la technologie », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 15^e année, XXX (1890) p. 114-115.

¹⁴. Alfred Espinas, *Les origines de la technologie*, Paris, F. Alcan, 1897, p. 8.

Sur la méthode de la praxéologie

Pour von Mises, membre éminent de l'École autrichienne d'économie, c'est la « découverte de l'inéluctable interdépendance de phénomènes de marché »¹⁵ qui a provoqué le changement de mode de penser la société et a fait naître le besoin de l'économie. Cette dernière allait constituer un cadre de référence pour penser la société différemment de celui des standards du bien et du mal, du juste et de l'injuste. Autrement dit, pour von Mises l'économie devait constituer un ensemble des lois de l'action humaine qu'il faut mettre en marche dans le cadre des délibérations hypothétiques, contrairement aux délibérations catégoriques qui, jusqu'à présent, visaient toutes un seul objectif imposé par l'autorité reconnue. Von Mises avait besoin d'un guide pour l'« univers infini » qui a remplacé, selon lui, un « monde clos ». Cette transformation de la conception du monde était due non pas au fait que la Terre ait perdu sa place centrale dans l'Univers, ni à l'effondrement de la présence du religieux. Le monde nous paraît différent, souligne von Mises, depuis que nous avons découvert cette « inéluctable interdépendance de phénomènes de marché ». L'économie n'était pour le penseur autrichien qu'une partie d'une discipline plus large, incluant également la théorie du choix, et constituant ainsi l'outil de travail nécessaire pour les économistes. L'originalité de l'approche de von Mises par rapport à d'autres membres de l'École autrichienne consistait dans l'idée selon laquelle cette discipline générale de l'action humaine en tant qu'action rationnelle doit procéder *a priori*.

Pour von Mises, la notion en question est cruciale dans l'ensemble de sa démarche praxéologique. À ses yeux, la praxéologie consiste précisément en des « vérités *a priori* » ; la catégorie de l'action est une présupposition de toute notre pensée sur l'homme dans le monde, un cadre de références logique visant à comprendre ce qui nous entoure. Selon cette conception, la science de l'action humaine est très proche de la logique ou des mathématiques, en formulant les lois sur l'action qui soient universellement valides et n'ayant pas besoin de confirmation dans l'expérience¹⁶. Sa validité ne saurait pas, par ailleurs, se limiter au monde actuel : elle pourrait s'étendre à tous les mondes possibles. Il devient en conséquence clair que ce caractère apriorique n'est pas compris comme un postulat pour une science de l'action, mais comme sa condition de possibilité. En conséquence, von Mises renonce à toute tentative de proposer une réflexion normative : comme il ne voit pas de normativité dans les disciplines scientifiques classiques, il ne souhaite pas non plus l'introduire dans sa science de l'action.

Cette méthode paraît profondément étrangère à la démarche que nous trouvons dans les écrits de Kotarbinski. Nous pourrions commencer par une réflexion portant sur la question de savoir si les sciences « exactes » et même les disciplines *a priori*, sont effectivement dépourvues d'éléments normatifs, comme le prétend von Mises. Le présent texte ne prétend cependant pas s'attaquer distinctement à cette question ; nous assumerons alors sans en dire

¹⁵. Ludwig von Mises, *L'Action humaine*, traduit par Raoul Audouin, Presses Universitaires de France, Paris, 1985, p. 2.

¹⁶. Cf. Ludwig von Mises, *Epistemological Problems of Economics* (1933), ch. 1, I, 5, trad. ang. George Reisman, New York: New York University Press, 1976.

davantage que la conception de la normativité proposée par von Mises ne peut pas être acceptée. Elle ne constitue cependant pas la seule différence entre la conception pour ainsi dire « autrichienne » de la praxéologie et celle de Kotarbinski, car ce qui les oppose de façon réellement fondamentale du point de vue méthodologique (et, en conséquence, du point de vue épistémologique) est le caractère prétendument *a priori* de la praxéologie.

Très récemment, Philippe Mongin a réhabilité de façon philosophiquement très convaincante l'aprioricité de l'économie des autrichiens¹⁷, et cela non pas en montrant qu'il s'agit là d'une méthode tout à fait appropriée à cette discipline, mais simplement en signalant qu'elle n'est pas aussi absurde qu'une première lecture pourrait le suggérer. Il semble en effet que bien des lecteurs de von Mises n'ont pas jugé cette idée suffisamment intéressante pour être réfutée, car il leur a paru évident que l'économie (et la praxéologie) a besoin de recourir à l'expérience, et constitue en conséquence naturellement une science *a posteriori*. Ces débats sont tout à fait intéressants, mais ils risquent de nous faire oublier un élément tout à fait crucial dans la petite histoire de la praxéologie que nous proposons ici. Ce qu'engage l'idée de l'aprioricité d'une science ou d'une discipline est non seulement la possibilité de son élaboration de façon indépendante de l'expérience, mais aussi la conviction de l'existence d'une réalité systémique découvrable objectivement et exhaustivement. La praxéologie, en tant que science *a priori*, devrait pouvoir fournir, dans son état avancé, un ensemble de descriptions des actions, des mécanismes, des procédures décisionnelles, etc. Elle devrait pouvoir écrire alors un *Livre de l'homme agissant*, un ouvrage immense qui engloberait les descriptions de toutes les actions possibles. Le problème principal de la praxéologie de von Mises réside précisément dans ce projet. Il est à la fois démesuré (il devrait engager bien plus de disciplines qu'une seule théorie du choix rationnel), difficilement réalisable, et, surtout, difficilement praticable – nous ne saurions pas nous servir d'une telle quantité d'informations. Ce projet rappelle certaines entreprises philosophiques du début du XX^e siècle dont l'ambition était de décrire ce que serait un langage idéal qui éviterait des ambiguïtés et imprécisions du langage ordinaire. En effet, la philosophie du langage a réussi, avec les travaux postérieurs de Ludwig Wittgenstein et ceux de J.L. Austin, à proposer une description du fonctionnement du langage qui comprenait également une partie normative concernant certains usages de celui-ci, cela par l'analyse et le travail de classement minutieux sur des concepts, des mots, des types d'usages du langage. Ce travail ne prétend pas à être définitif, et à défaut de proposer une vision intégrale du langage, il entraîne à être plus attentif face à sa richesse extraordinaire.

Cette façon de faire dans la philosophie du langage que l'on qualifie aujourd'hui de « grammaticale » correspond aux intuitions de Kotarbinski. Il ne prétend pas à l'exhaustivité ou la systématité, il est conscient du problème de pertinence qui touche sa discipline, et il écrit enfin :

Nous craignons cependant que [l'on] puisse rencontrer un doute qui, d'ailleurs, nous perturbe également. La raison principale pour laquelle on a manqué de bravoure pour cultiver cette spécialité [la praxéologie] ne vient-elle pas du fait que la théorie

¹⁷. Cf. Philippe Mongin, « L'*a priori* et l'*a posteriori* en économie », *Recherches économiques de Louvain* 2007/1, Vol. 73, p. 5-53 ; je remercie E. Picavet de m'avoir indiqué cet article.

générale du travail bien fait n'a rien de plus à dire que de proposer des généralités trop vagues? N'est-il pas vrai que plus une maxime praxéologique est générale, plus l'idée qu'elle divulgue est banale? Que voulez-vous? [...] La praxéologie pourra peut-être codifier les truismes concernant l'action de la même manière que la grammaire se satisfait de classer ce qui est habituellement déjà connu dans le langage?¹⁸

Cette citation termine le premier chapitre du traité praxéologique de Kotarbinski de 1955. L'interrogation posée ici ne reçoit probablement pas de réponse satisfaisante à l'intérieur même du livre. Indépendamment des problèmes que nous avons évoqués plus haut, notons encore qu'il existe une tension dans l'étude des phénomènes essentiellement dynamiques, comme action, illustrée par le désir, d'un côté, de proposer une description quantitative, qui risque de les rendre plats et leur ôter leur caractère exceptionnel, et de l'autre, une description « romantique », selon le terme de Karl Mannheim¹⁹ qui risque de succomber au charme du paradoxe se posant comme solution.

Ayant esquissé les difficultés méthodologiques de la praxéologie, nous voudrions suggérer que Kotarbinski n'a pas trouvé de réponse satisfaisante à la question de savoir quel type de contribution peut proposer un philosophe à l'ensemble vaste de problèmes praxéologiques. Il a laissé alors ce champ d'investigation à des spécialistes, chercheurs en organisation, en sociologie du travail, et autres. De son côté, il s'est tourné vers un travail davantage métaéthique, qui correspondait à ses toutes premières recherches. Après avoir étudié le langage du point de vu formel, et après avoir établi la grammaire de l'action, il s'est senti prêt à affronter les questions de la morale.

ÉTHIQUE ET MÉTAÉTHIQUE DE KOTARBINSKI

La conception éthique de Kotarbinski est en partie fondée sur l'explicitation de la genèse des sentiments moraux, et de ce fait n'a point besoin de fondation extérieure ; elle revendique d'ailleurs une « autonomie ». Cependant, il existe encore une raison pour laquelle il est plus commode d'adopter une morale qui ne dépendrait de rien d'autre que de ce que les communautés ont appris à valoriser ; même si la croyance religieuse peut s'écrouler, nous ne devrions pas pour autant rester dépourvus de toute motivation d'agir de façon juste. Cet écroulement ne devrait pas invalider par exemple le postulat éthique principal du christianisme, l'amour d'autrui, et il peut être défendu principalement en vertu du besoin auquel il répond dans les relations interpersonnelles, le besoin qui est parallèle à celui illustré par le personnage idéalisé de « spolegliwy opiekun », de « gardien fiable » jouant dans son système le rôle de dépositaire des tâches quotidiennes du Dieu chrétien. Il ne constitue pourtant pas un artifice visant à remplacer un être transcendantal. Dans cet aspect de son travail, Kotarbinski se montre avant tout anthropologue, en mettant en avant la formation à travers les siècles d'un idéal de l'homme juste et attentif aux besoins des plus faibles. Pour

¹⁸. Tadeusz Kotarbinski, *Traktat o dobrej robocie*, Wrocław, Warszawa, Krakow, Gdansk, Lodz, Zaklad Narodowy im. Ossolinskich – Wydawnictwo, 1955 (2000), p. 14.

¹⁹. Cf. Karl Mannheim, *Le problème de générations*, trad. G. Mauger et N. Perivolaropolou, Paris, Nathan, 1990, pp. 31-38.

lui, la qualité la plus convoitée chez ceux que l'on admire est leur capacité d'accorder des soins particuliers à ceux qui ne peuvent pas s'en sortir par eux-mêmes, en s'opposant parfois aux forces ou pouvoirs dominants.

Les postulats éthiques de Kotarbinski sont donc modestes, et se limitent principalement à la tentative de comprendre les systèmes et les valeurs existants et apprendre à vivre avec eux. Pour lui, la question éthique principale est la suivante : il s'agit de savoir « ce qu'il ne faut pas faire, afin d'éviter le mépris de la part de personnes dignes de respect ». On reconnaît un certain minimalisme dans les thèses positives, le principe qui accompagne Kotarbinski tout au long de sa vie, en prenant, semble-t-il, de plus en plus d'importance. Les personnes dignes de respect forment, dans notre imagination, un personnage idéal, fiable, généreux, loyal, incorruptible. La formation de cet idéal appartient à une communauté culturelle ; le besoin de se sentir protégé semble cependant constituer un facteur commun à la plupart de cultures. Ajoutons que l'accepter, c'est également accepter une certaine position sur la formation de l'idée de Dieu, car ici Kotarbinski est manifestement proche de thèses bien connues de l'*Ethique* de Spinoza.

CONCLUSION

La praxéologie, telle qu'elle a évolué de la grammaire proposée par Kotarbinski, trouve peu à peu sa place dans le nouveau système économique en Pologne qui, comme l'écrit joliment Houellebecq, est devenue un « guignol du libre-échange »²⁰. De cette résurgence témoigne le fonctionnement du Centre de l'Éthique du Business et le travail de Wojciech Gasparski. Certaines ambitions de la théorie de l'action telle qu'elle fût envisagée par Kotarbinski dans sa praxéologie sont alors mise en œuvre en contexte. Par ailleurs, la nécessité de contextualiser les théories en sciences sociales et humaines semble être une des leçons métapraxéologiques principales que l'on peut tirer du présent article, visant à rendre compte des enjeux plus généraux du projet praxéologique. En même temps, l'histoire de la praxéologie et la toile de fond philosophique qui la sous-tend, constituent aujourd'hui un élément tout à fait intéressant dans l'histoire de la philosophie du XX^e siècle, et méritent d'être étudiées de plus près pour nous aider à comprendre les enjeux de la philosophie contemporaine de l'action et de la métaéthique.

²⁰. « Et les Polonais/Les pauvres Polonais/Semblent destinés une fois de plus à jouer le rôle de guignols du libre-échange » (Michel Houellebecq, « Prise de contrôle sur Numeris », [in :] *Rester vivant et autres textes*, Paris, Libro., 1991, p. 31).

BIBLIOGRAPHIE

Bourdeau, Louis. *Théorie des sciences, Plan de science intégrale*, tome second, Paris, Librairie Germer Baillière et Cie, 1882.

Espinas, Alfred. « Les origines de la technologie », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 15e année, XXX, 1890.

Espinas, Alfred *Les origines de la technologie*, Paris, F. Alcan, 1897.

Houellebecq, Michel. « Prise de contrôle sur Numeris », [in :] *Rester vivant et autres textes*, Paris, Libro., 1991.

Kotarbinski, Tadeusz. *Elementy teorii poznania, logiki formalnej i metodologii nauk (Éléments de la théorie de la connaissance, de la logique formelle et de la méthodologie des sciences)*, Lwow, Wydawnictwo Zakladu Narodowego Imienia Ossolinskich, 1929.

Kotarbinski, Tadeusz. *Traktat o dobrej robocie*, Wrocław, Warszawa, Krakow, Gdansk, Lodz, Zaklad Narodowy im. Ossolinskich – Wydawnictwo, 1955 (2000).

Kotarbinski, Tadeusz. « L'Évolution de la praxéologie en Pologne », *La philosophie contemporaine. Chroniques*, Firenze, La Nuova Italia Editrice, 1968, pp. 438-448. (La traduction polonaise de ce texte se trouve in Tadeusz Kotarbinski, *Dziela wszystkie, Prakseologia II*, Wrocław, Warszawa, Krakow, Zaklad Narodowy im. Ossolinskich, Wydawnictwo Polskiej Akademii Nauk, 2003, pp. 222-231.)

Kotarbinski, Tadeusz. *Pisma etyczne*, Wrocław, Warszawa, Krakow, Gdansk, Lodz, Zaklad Narodowy im. Ossolinskich Wydawnictwo Polskiej Akademii Nauk, 1987.

Kotarbinska, Janina. « T. Kotarbinski's Road to Praxiology », [in:] J. L. Auspitz, Wojciech W. Gasparski, Marek K. Mlicki, Klemens Szaniawski, *Praxiologies and the Philosophy of Economics*, The International Annual of Practical Philosophy and Methodology, Brunswick & London, Transaction Publishers, 1992.

Kotarbinski, Tadeusz. *Dziela wszystkie. Prakseologia I*, Zaklad Narodowy im. Ossolinskich, Wydawnictwo Polskiej Akademii Nauk, 1999.

Mannheim, Karl. *Le problème de générations*, trad. G. Mauger et N. Perivolaropolou, Paris, Nathan, 1990.

von Mises, Ludwig. *Epistemological Problems of Economics* (1933), ch. 1, I, 5, trad. ang. George Reisman, New York: New York University Press, 1976.

von Mises, Ludwig. *L'Action humaine* (1949), traduit par Raoul Audouin, Presses Universitaires de France, Paris, 1985.

Mongin, Philippe. « L'a priori et l'a posteriori en économie », *Recherches économiques de Louvain* 2007/1, Vol. 73.

Wundt, Wilhelm. *Logik*, troisième édition, Stuttgart 1906, T. 1.